

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



Laurence d'Arabie (Françoise d'Eaubonne)
(p. 548)

arcadie

revue littéraire
et scientifique

203 K

dix-septième année

Novembre 1970

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française	45 F	23 F
Etranger	55 F	28 F

Abonnement de soutien : 1 an : 55 F — Etranger : 65 F

Abonnement d'Honneur : 100 F

Le numéro : 4,50 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envol de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, Paris-10^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

1 F pour tout changement d'adresse

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postboxs 1305. Oslo. Norvège.

Riksforbundet for sexuellt likaberattigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

Club 68. Postfach 417. Zurich 8022

C.C.L., 281, chaussée d'Ixelles, Bruxelles 5

C.O.C., 32 Oostenstraat, Anvers

« Copyright « Arcadie 1970 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1970. N° 438 — Imprimé en France

A R C A D I E

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

NOVEMBRE 1970

S O M M A I R E

Le « péril homosexuel » et la vertu espagnole, par MARC DANIEL	517
De la liberté sexuelle, par LUCIEN FARRE	524
Manifestations homophiles à Los Angeles, par ANGELA DOUGLAS	527
Ce bougre de Flaubert, par RENÉ SORAL	529
Nouvelles d'Italie, par MAURIZIO BELLOTTI	533
L'iceberg, par MARC DANIEL	540
Nouvelles de France, par J.-P. MAURICE	543
Le cas de Lawrence d'Arabie, par FRANÇOISE d'EAUBONNE	548
 LIVRES :	
<i>L'escalier des heures glissantes</i> , d'E. OLLIVIER	555
<i>Les vergers de février</i> , de B. PRIVAT	556
<i>Sans armure et Les cicatrices</i> , de J. LORBAIS	557
 CINÉMA :	
<i>Premier amour</i> , version originale de S. HARL	559
<i>Les liaisons particulières</i> , de M. PECAS	560
<i>L'enfant sauvage</i> , de F. TRUFFAUT	561

LA PRESSE ET LES PRIX

Arcadie plus que toute autre presse est soumise à des impératifs délicats et urgents.

Le Monde, il y a peu, consacrait plusieurs articles à ce problème. Et il répétait l'importance de la publicité pour maintenir la presse. Il disait que les journaux, sans importante publicité, connaissent des difficultés toujours grandissantes.

Que dire alors pour *Arcadie*?

A dater de ce mois de novembre 1970 nous nous voyons contraints à augmenter sensiblement nos tarifs.

En juin 1964 — il y a donc plus de six ans — l'abonnement était pour un an de 38 F.

En novembre 1967 — il y a trois ans — nous le fixions à 40 F.

Trois ans après, tout ayant considérablement augmenté depuis ce temps, nous élevons nos divers tarifs.

Nous savons que cela peut paraître beaucoup à certains, encore que nous nous permettons de faire remarquer que sur un abonnement d'un an, cela fait un tout petit plus de quarante centimes par mois...

Qui ne pourrait consacrer à la cause que représente et défend *Arcadie*, cette minuscule somme?

C'est pourquoi nous remercions tous nos lecteurs de leur approbation et de leur soutien.

(1) L'abonnement pour l'Étranger n'avait pas varié depuis février 1965!

LE « PÉRIL HOMOSEXUEL » ET LA VERTU ESPAGNOLE

par MARC DANIEL.

Dans une lettre à Mme Françoise d'Eaubonne, une dame Le Mayeur, « écrivain catholique espagnole », affirmait — non sans hypocrisie — qu' « elle n'avait pas entendu parler » du projet de loi sur les périls sociaux, et que de toute façon il est normal qu' « une nation croyante, voyant le vice la gagner, craigne pour ses ressortissants le sort de Sodome et Gomorrhe et cherche à y parer », comme on met en quarantaine les malades contagieux dans un navire (1).

A ces arguments du Moyen Age, Mme Françoise d'Eaubonne a répondu avec toute la vigueur et la netteté nécessaires. Mais, de toute façon, la señora Le Mayeur peut maintenant dormir tranquille : la sainte Espagne est désormais à l'abri de la pluie de soufre. C'est fait : la loi est votée, et les homosexuels sont hors-la-loi de Saint-Sébastien à Cadix.

Evidemment, étant donné le régime politique de l'Espagne, il n'y avait pas d'illusions à se faire sur l'issue du débat aux Cortès. Une loi « proposée » par le gouvernement est, pratiquement, une loi votée (2).

Malgré tout, la discussion en commission n'a pas manqué d'intérêt. A certains égards, elle a même donné, des « procuradores » (députés) espagnols, une plus haute idée que des membres de l'Assemblée nationale française de 1960 lors du vote sur l'amendement Mirguet. Et elle a prouvé que même l'Espagne franquiste n'est pas à l'écart du mouvement d'idées de notre siècle.

On se rappelle que le projet de loi, déposé par le gouvernement espagnol en janvier dernier, tendait à prendre des

(1) *Arcadie*, n° 198, juin 1970, p. 268.

(2) *Arcadie*, n° 195, mars 1970, p. 109 : « Ombre sur l'Espagne ».

mesures pour protéger la société contre certaines catégories d'individus « dangereux » : drogués, proxénètes, vagabonds, prostituées, trafiquants, homosexuels, etc... Il s'agissait, en principe, non de *punir* (puisqu'on avait affaire à des pré-délinquants), mais de *prévenir*, en plaçant ces individus dangereux dans des établissements spéciaux — mi-maisons de détention, mi-établissements de traitement —, et en les frappant d'un certain nombre d'incapacités et de servitudes légales.

Frappés par le caractère exorbitant d'une telle législation (qui aboutit à mettre hors-la-loi des citoyens non coupables d'actes délictueux, pour la seule raison qu'ils sont jugés « indignes de la liberté »), les dirigeants d'*Arcadie* ont tenté d'intéresser à la chose les autorités qui se prétendent attachées au respect des droits de l'homme. Est-il besoin de préciser que, malgré plusieurs rappels, le Président de la « Ligue française des Droits de l'Homme » n'a même pas daigné accuser réception de nos lettres? et qu'à l'exception du *Canard enchaîné* (3), aucun journal français n'a fait écho à nos inquiétudes?

Ce qui ne les empêchera pas, bien entendu, de s'indigner plus tard des excès auxquels l'application de la loi va donner lieu et d'en dénoncer l'infamie. C'est ainsi, en 1970, qu'on défend, en France, les droits de l'homme menacés.

Mais l'action d'*Arcadie* s'est également exercée sur un autre plan, avec plus de succès : une circulaire envoyée par nous à tous les dirigeants de mouvements homophiles du monde a déclenché une gigantesque campagne de protestations par lettres, télégrammes, et même par manifestations et défilés devant les ambassades et consulats d'Espagne (aux Etats-Unis). Rien qu'à Paris, c'est plusieurs milliers de lettres qu'a reçues l'ambassadeur espagnol, sans compter les lettres envoyées directement au gouvernement de Madrid.

Or, cette campagne a porté ses fruits — même si ceux-ci sont maigres quant au résultat final.

En effet, au cours de la discussion en commission aux Cortès, le rapporteur du projet gouvernemental, D. Luis Gómez de Aranda, a révélé que « la Commission a été bom-

(3) Que ce nous soit l'occasion de rendre ici hommage à Morvan Lebesque, toujours prêt à combattre pour toute cause de liberté et de dignité humaines, et dont la mort brutale nous a endeuillés. A notre appel, il se proposait de faire de la nouvelle loi espagnole le sujet d'une chronique.

bardée de lettres, de télégrammes et d'écrits de protestation contre cette loi, venant de nombreux pays d'Europe et d'autres continents. Il y a même eu une lettre d'un lord anglais, et nombreuses sont les revues « spécialisées » qui ont mené une campagne contre notre pays, qualifiant cette loi de retour à l'Inquisition et en profitant pour ressusciter toute une légende noire anti-espagnole » (4).

Mieux même : la presse espagnole s'est faite l'écho benévole de... notre revue, en écrivant : « La revue *Arcadie* a consacré au projet de loi un numéro dont un éditorial a pour titre *Ombre sur l'Espagne*. Les homosexuels français expriment leur solidarité avec leurs « collègues » espagnols » (5). C'est dire que l'action d'*Arcadie* n'est pas passé inaperçue Outre-Pyrénées!

Pour cette raison, tout en affirmant que « ces pressions n'intimident personne », le rapporteur a cru nécessaire de préciser qu'« il est évident que cette loi se heurtera à des situations délicates, très complexes, dans lesquelles le rôle d'appréciation du juge sera décisif ».

Un *procurador*, D. Rafael Diaz Llanos, a alors rappelé qu'« il ne faut pas se mêler de la vie privée des gens ni de leur intimité, car cela pourrait donner lieu à des chantages » (Bravo, Don Rafael!). C'est pourquoi il faut que la loi ne s'applique qu'« à ceux qui commettent des actes homosexuels de caractère scandaleux et, par là-même, dangereux pour la société ». Autrement dit. « à ceux dont la conduite scandaleuse est de notoriété publique ». Plusieurs autres *procuradores* appuyant ce point de vue. le rapporteur lui-même crut devoir préciser que « ce ne sont pas tous les homosexuels, tous les vagabonds, toutes les prostituées, qui sont des périls sociaux. Il faut qu'il y ait un jugement pour les déclarer tels. Sinon il faudrait aménager d'immenses camps de concentration » (6).

Répondant à ces critiques, D. Luis Gómez de Aranda reconnut que le Code pénal espagnol (art. 431) ne punit pas l'homosexualité en tant que telle, mais seulement « l'outrage aux valeurs juridiques et morales de la société ». Mais il affirma qu'il était préférable de ne pas trop préciser les choses dans la loi, pour laisser aux juges le maximum de liberté d'interprétation. « Il est bien précisé », ajouta-t-il,

(4) A.B.C., 24 juin 1970, p. 30.

(5) *Tebe*, 25 juin 1970.

(6) *La Vanguardia Espanola*, 24 juin 1970, p. 8. *Tebe*, 29 juin 1970, p. 25.

« que la loi n'est pas dirigée contre les personnes, mais contre les comportements »(? *sic*).

A la suite de cette lumineuse « mise au point », l'article de loi litigieux a été approuvé, bien entendu. Avec toutefois une modification de forme, après laquelle l'article 2 est ainsi conçu : « Art. 2. Seront déclarés périls sociaux et traités en conséquence... les vagabonds habituels, les souteneurs et proxénètes, les personnes qui commettent des actes d'homosexualité... (etc...) ».

Selon le commentaire d'un de nos amis espagnols, « le gouvernement se réserve ainsi une porte de sortie, pour le cas où un dignitaire du régime aurait un fils ou un frère homosexuel. Le juge pourra alors agir au mieux des convenances : en Espagne, il faut toujours que les lois soient rédigées de façon qu'on puisse les appliquer ou ne pas les appliquer, à volonté selon les besoins ».

On sait, d'autre part, que le *procurador* D. Manuel Fanjul Sedeño, voici déjà plusieurs mois, avait demandé au gouvernement de retirer son projet de loi tant que les établissements de « réhabilitation » prévus n'étaient pas construits ; à quoi le ministre de la Justice, D. Antonio de Oriol, a répondu que d'ores et déjà deux établissements étaient prêts pour accueillir les homosexuels, à Badajoz et à Huelva. Rassuré, D. Manuel Fanjul a retiré son amendement : tout est bien qui finit bien (7).

Il n'est pas question ici, on s'en doute, de donner le détail des débats de la commission des Cortès sur l'ensemble de la loi — où les homosexuels ne sont qu'une catégorie parmi d'autres. Mais, pour l'histoire, il est bon de noter quelques-unes des déclarations formulées à cette occasion (8).

D. Fernando Herrero Tejedor : « la loi de 1933 a échoué lamentablement, puisque dans toute l'Espagne il n'y a actuellement que 937 individus internés en application de ses dispositions. Or il y a 1 653 places disponibles dans les établissements spécialisés ». (Autrement dit : qu'attend-on pour les remplir?)

D. Eduardo Villegas Girón : « La nouvelle loi défend les droits humains de la société. »

(7) *Arcadie*, n° 199-200, juillet-août 1970, p. 316 : « Vacances à Badajoz ». Selon le ministre Oriol, 40 nouveaux établissements de « rééducation sociale » vont être construits, et 170 spécialistes (psychiatres, sociologues, endocrinologues, moralistes, etc...) sont en cours de formation pour ces établissements.

(8) *La Vanguardia Española*, 23 juin 1970; *Tebe*, 25 juin 1970.

D. Rodriguez de Miguel : « La liberté ne peut avoir d'autres limites que celles de la vie pacifique en société. »

D. Rafael Diaz Llanos : « Il n'est pas nécessaire d'exiger des preuves pour qu'un individu soit déclaré péril social, car en pareil cas le Code pénal n'exige pas de preuves. »

Le même D. Rafael Diaz Llanos : « Il faut modifier les mots « les femmes qui vivent de la prostitution ». La prostitution masculine doit être incluse dans la loi. » (Proposition acceptée : le texte définitif de la loi dit maintenant « les personnes qui s'adonnent régulièrement à la prostitution ») (9).

Encore D. Fernando Herrero Tejedor : « Peu importe qu'il y ait scandale ou non. Cette loi n'est pas faite pour punir, mais pour prévenir. Elle est faite pour conserver les valeurs morales, pour protéger la jeunesse contre la contagion des mauvaises habitudes. » (Mme Evelyne Le Mayeur doit se sentir rassurée.)

D. Antonio Castro Villacanas : « Un élément fondamental du droit est de ne pas laisser au juge l'appréciation arbitraire d'une situation. »

La discussion fut dure, précisément, sur le problème juridictionnel : ce juge qui doit jouer un si grand rôle pour l'application de la loi (puisque c'est lui qui, pratiquement à volonté, décidera s'il y a lieu de donner suite aux dénonciations, prescrira les enquêtes, prononcera les mesures d'internement), qui sera-t-il?

Après de nombreuses interventions, il a été décidé que, dans chaque province, un juge d'instruction au moins (plusieurs dans les provinces à forte « peligrosidad social ») serait spécialement commis à l'application de cette loi. La précision est intéressante : on peut espérer que ces juges, en quelque sorte « spécialisés », seront moins obtus et ignorants des problèmes que des juges pris au hasard. Encore faudra-t-il qu'ils ne soient pas systématiquement choisis parmi les magistrats les plus rétrogrades et les plus moralistes...

Au cours de la discussion sur ce point, un intéressant

(9) Amusante, la description de la prostitution masculine donnée par D. Rafael Diaz Llanos : « Ce manège vénal d'hommes jeunes ou vieux, mais surtout jeunes, qui se vendent à des femmes jeunes ou vieilles, mais surtout vieilles ». N'y aurait-il donc pas, sur les plages espagnoles, de « messieurs jeunes ou vieux mais surtout... » (*chut !*) à la recherche d'hommes... surtout jeunes ?

(10) Torremolinos, le Saint-Tropez espagnol, sur la Costa del Sol. Avila est une petite ville traditionnelle de Vieille-Castille.

commentaire a été fait par D. Fernando Herrero Tejedor : « Evidemment les zones de danger sont inégales. On ne peut pas comparer, du point de vue qui nous intéresse ici, Torremolinos à Avila (10), heureusement pour cette dernière ville. C'est pourquoi on ne peut pas appliquer la loi d'après des critères purement administratifs. Il suffit de comparer la Costa Brava, la Costa del Sol, les grandes villes, les zones portuaires, aux petites villes bourgeoises du Centre, pour comprendre qu'il est illusoire de chercher à appliquer des solutions identiques à des cas différents » (11). C'est l'évidence même; mais avis aux touristes : c'est donc surtout sur la Costa Brava qu'on va s'occuper d'appliquer la nouvelle loi. Que de drames en perspective pour les prochaines vacances!

Enfin, telle qu'elle est, la loi a été approuvée, et promulguée sous la signature du général Franco, avec le titre de « Loi n° 16-1970, du 4 août 1970, sur les périls sociaux et la réhabilitation sociale » au *Boletín Oficial del Estado* du 6 août 1970, pages 12551-12557.

Rappelons que les peines qui frappent « les personnes qui commettent des actes d'homosexualité » sont : l'interdiction de résider en certains lieux et de fréquenter certains établissements, la surveillance de délégués judiciaires.

Dans la presse française, en ce mois d'août où pourtant l'actualité est plutôt creuse : silence. Même le numéro 9 de la liste des « périls sociaux » (« toute personne qui, avec un mépris notoire des règles du savoir-vivre et des bonnes mœurs ou du respect dû aux personnes et aux lieux, se comporte de façon insolente, brutale ou cynique... ») n'émeut pas nos humanistes de la grande presse. Pratiquement, tout individu dont la façon de cracher dans un caniveau ou de se couper les cheveux déplaît à un policier espagnol pourra désormais être considéré comme un « danger social » et traité comme tel; mais il ne faut surtout pas affoler les millions de veaux qui se précipitent sur la Costa Brava...

Il faut que ce soit la presse espagnole — cette pauvre presse musclée et étouffée — qui ait osé élever la voix. Oh, timidement, avec un rire un peu grinçant! Mais enfin, la *Codorniz* du 2 août a publié un petit tableau satirique sur la nouvelle loi, où on lit que « bien que les gens croient le contraire, beaucoup d'homosexuels ont l'apparence de

(11) A.B.C., 4 juillet 1970, p. 30.

VERTU ESPAGNOLE

durs », que l'homosexualité est fréquente chez les canaris (!), que c'est plutôt une question d'hormones que de législation, que la nouvelle loi « au lieu d'être un progrès, est un retour au Deutéronome », que si elle avait existé « le monde aurait été privé de Socrate, Shakespeare, Michel-Ange, etc... ». et que dans un hôtel espagnol il est plus facile d'obtenir une chambre pour deux amis que pour un couple homme et femme.

Tout cela est juste et courageux. Bravo la *Codorniz!*

Mais les Arcadiens savent ce qui les attend désormais de l'autre côté des Pyrénées...

MARC DANIEL.

Être homophile en France en 1970

ARCADIE octobre 1970

(N° 202)

DIFFUSEZ CE NUMERO SPECIAL...
COMMANDEZ-LE IMMEDIATEMENT...

(5 F l'exemplaire — port compris)

DE LA LIBERTÉ SEXUELLE

par LUCIEN FARRE.

Ce ne sont pas seulement les homosexuels, mais tous les hommes qui réclament de plus en plus, comme un droit imprescriptible, la liberté sexuelle. Il est important qu'ils comprennent — et que nous comprenions — que notre combat est le leur.

Cette liberté sexuelle est motivée sur deux plans :

1° sur le plan biologique, par la séparation de plus en plus nette entre le domaine génital, c'est-à-dire la reproduction — et le domaine sexuel : c'est-à-dire le contact érotique;

2° sur le plan juridique : par la reconnaissance par les juridictions de tous les pays civilisés, de cette liberté sexuelle. Et là, la France accuse un grand retard. Cette reconnaissance ne peut avoir lieu que si on cesse d'enfermer la sexualité dans le cadre des coutumes ancestrales. Que si l'on prend la peine de reconsidérer tous les problèmes quelle pose d'un œil neuf — tant au point de vue biologique que socio-moral.

On sait maintenant que la reproduction n'est pas la fin en soit de la sexualité. Il faut donc que tous les interdits qui frappaient la sexualité du fait d'une pareille conception soient levés.

On sait que la masturbation n'est ni un vice, ni une maladie. On sait qu'il existe une sexualité infantile.

On sait que la sexualité ne se limite pas aux seuls organes génito-sexuels, mais qu'elle imprègne l'organisme entier et qu'elle est reponsable d'un grand nombre de manifestations tant somatiques que psychiques — qui peuvent être en apparence fort éloignées de ce que l'on avait l'habitude d'entendre par sexualité. On sait de plus en plus l'importance énorme du refoulement des instincts sexuels et de la libido sur la conduite et sur le bonheur des individus — voire des foules.

Or, actuellement toute cette science est lettre morte pour la justice. Les juges continuent à rendre leurs arrêts, à condamner les gens, à les envoyer en prison, comme si tout cela n'existait pas. C'est exactement comme si ces mêmes

juges continuaient à condamner pour sorcellerie des chimistes ou des physiciens ou des médecins. Au point de vue sexuel, ces juges sont restés au XVI^e siècle!

Or, il est indispensable que la civilisation moderne reconnaisse au plus vite les droits de l'individu à la liberté sexuelle — faute de quoi, de refoulement en refoulement, naîtra ou s'aggravera l'agressivité instinctive, agressivité qui se manifestera comme elle se manifeste toujours — comme elle se manifeste déjà — de plus en plus, dans tous les pays du monde — par une recrudescence de violences, de criminalité juvénile ou adulte, de grèves, de révoltes, voire de révolutions ou de guerres civiles ou internationales.

Comme toutes les forces, la sexualité ne devient terrifiante que comprimée et refoulée.

Or qui est responsable de cet état de choses?

Précisément tous ceux qui ont peur de la sexualité — parce que leur propre sexualité a été opprimée et refoulée — ensuite, les dirigeants en général, les hommes au pouvoir parce que :

1° ce sont la plupart du temps des vieillards ou tout au moins des gens âgés, à sexualité réduite ou inexistante et qui ont oublié totalement s'ils l'ont jamais connue, sa valeur et sa puissance comme élément moteur, comme élément d'équilibre, de bonheur — voire de révolte!

2° parce que cette reconnaissance de la liberté sexuelle entraînera, *ipso facto*, une révision complète de l'échelle des valeurs morales et des habitudes millénaires acquises. Révision complète, infiniment moins dangereuse cependant, pour qui veut bien y réfléchir, que l'invention de la bombe atomique! Comment ces dirigeants ne voient-ils pas qu'il devient de plus en plus difficile, voire impossible de vivre au XX^e siècle avec une morale datant du XV^e! Comment ne voient-ils pas que de toutes choses, c'est la plus urgente, de donner enfin, à la civilisation moderne, une morale — et une juridiction — en rapport avec l'accélération de l'histoire;

3° parce que, enfin, loin d'avoir peur, les dirigeants devraient savoir que la sexualité est la base fondamentale de la morale ouverte.

Certes, il faut bien avouer que, jusqu'à maintenant et malgré le christianisme, la morale bourgeoise — il n'y en avait pas d'autre et c'est déjà caractéristique — était essentiellement basée sur la défense de la propriété et sur l'exploitation de l'homme par l'homme. Autrement dit, la morale bourgeoise était en contradiction permanente avec

l'essence même de la Morale.

La morale moderne — quelles que soient les formes imprévues qu'elle prenne, en particulier les formes politiques — cherche, avant toute chose, à faire admettre la reconnaissance de la personne humaine, comme valeur en soi, indépendamment de la race, de la religion, du rang social qu'occupe cette personne humaine. Or la reconnaissance de la personne humaine comme valeur en soi passe par la sexualité. La sexualité est d'abord le centre moteur de toute personnalité humaine — ensuite moyen de connaissance et de communion le plus efficace qui puisse exister entre deux êtres humains. La sexualité est la seule ouverture par laquelle un être humain peut communiquer avec un autre être humain, et quelles que soient ses manifestations : Ces manifestations peuvent être érotiques : contact charnel, mais elles peuvent aussi être spirituelles : communion intellectuelle; elles peuvent être collectives : esprit d'équipe, de corps; mystiques : esprit de sacrifice et de dévouement.

La sexualité est, par définition, ce qui ouvre un être humain à un autre être humain — ce qui permet à un être humain de pénétrer dans un autre être humain ou à le recevoir, tant physiquement que spirituellement. On peut faire sa substance d'un livre comme d'un corps humain. C'est grâce à la sexualité que chaque être humain prend d'abord conscience de sa propre existence, ensuite de l'existence d'autrui, comme être semblable à lui et ayant égale valeur, conscience sans laquelle il n'est pas de morale possible.

On ne peut plus forcer tous les êtres humains à une communion mystique, religieuse comme au Moyen Age. On ne peut plus les forcer davantage à une communion raciale ou nationale — encore que beaucoup s'y emploient. Les hommes maintenant demandent une communion librement consentie — et non plus imposée — et une communion où leur personnalité peut s'exprimer le plus librement possible — et non plus être emprisonnée dans des cadres qui n'ont pas été faits pour elle.

C'est à ce prix qu'il y aura une morale moderne — en harmonie avec le monde. Encore faut-il que ceux qui ont à charge de le gouverner prennent conscience du rôle primordiale de la liberté sexuelle, sans laquelle il n'est pas de personnalité, partant pas de morale possible.

LUCIEN FARRE.

MANIFESTATIONS HOMOPHILES

A LOS ANGELES

par ANGELA DOUGLAS.

Environ 1 200 homosexuels ont défilé à travers Hollywood le 28 juin après-midi, pour célébrer le premier anniversaire de la Révolte homosexuelle de New-York (1).

Le défilé comprenait plusieurs « numéros », parmi lesquels un Jésus Homophile sur la croix, présenté par le *Gay Liberation Front* de Los Angeles. Un autre « numéro », présenté par le *Militant Gay Movement*, représentait un énorme bidon de gelée de pétrole.

Une lesbienne était à cheval; un garçon, déguisé en Tarzan, portait un python; plusieurs membres du défilé portaient des pancartes et des bannières; d'autres étaient accompagnés de grands chiens.

Un groupe de motocyclistes homosexuels suivait le défilé.

A peu près toutes les organisations homophiles de Californie étaient représentées, y compris les *Gay Liberation Fronts* de Los Angeles, Venice, San Diego et autres villes; le *Militant Gay Movement*; le *Committee for Homosexual Law Reform*; la *Transvestite-Transsexual Action Organization*; les *Daughters of Bilitis* (mouvement lesbien); la *Society of Anubis*; *Tangents*; *One*, et beaucoup d'autres.

Les membres du défilé portaient des costumes colorés, dansaient et chantaient. Plus de 20 000 ou 30 000 personnes regardèrent cette manifestation tout au long de Hollywood Boulevard jusqu'à Vine Street. Il y eut très peu d'insultes de la part de la foule hétérosexuelle, et, au contraire, beaucoup d'applaudissements et d'acclamations.

La police était peu nombreuse; aucune arrestation ne fut opérée.

Dans la soirée, toutefois, une atmosphère d'émeute régna après l'arrestation du Révérend Troy D. Perry (2) pour « entrave à la circulation ». Le Révérend s'était assis au

(1) Cf. Marc Daniel, *Etats-Unis* (Arcadie, n° 198, juin 1970, p. 284).

(2) Fondateur de la *Metropolitan Community Church*, Eglise d'inspiration homosexuelle (cf. *Arcadie*, n° 197, mai 1970, p. 229).

milieu d'un trottoir et avait entrepris un jeûne pour attirer l'attention sur les injustices souffertes par les homosexuels.

Il fut relâché le lendemain, et son jugement a été fixé au 9 juillet.

Il a ensuite repris son jeûne au Federal Building de Los Angeles, où il a été rejoint par des centaines d'homosexuels.

Le 4 juillet, fête de l'Indépendance, un grand meeting a eu lieu au Federal Building, suivi d'une marche sur l'Hôtel de Ville, le Commissariat Central de Police et le Palais de Justice. Plusieurs centaines de personnes y ont participé.

Avant la manifestation du 28 juin, qui avait reçu une grande publicité à l'avance et qui fut vraiment la « marche de solidarité » des différents mouvements homophiles de Californie, plusieurs membres de la *Transvestite-Transsexual Action Organization* avaient manifesté devant un cinéma où était projeté le film *Myra Breckinridge* (3), et distribué des tracts demandant qu'un pourcentage des recettes du film soit versé aux organismes de recherches sur le transsexualisme.

La police a estimé à 800 le nombre des participants du grand défilé du 28 juin, mais ce chiffre doit plutôt, objectivement, être situé entre 800 et 1 500.

ANGELA DOUGLAS.

(Los Angeles).

(3) Film d'après un roman de Gore Vidal, consacré à une histoire de travesti. L'actrice principale est Mae West. *Arcadie* aura certainement l'occasion d'en reparler.

CE BOUGRE DE FLAUBERT

par RENÉ SORAL.

Décidément les critiques d'Outre-Manche semblent être friands de littérature française. Après Marcel Proust, avec le livre remarquable de George Painter, c'est au tour de l'œuvre et de la vie de Gustave Flaubert d'être disséquées par un écrivain anglais, qui par-dessus le marché, est une femme Enid Starkie (1).

Cette érudite personne, dont l'admiration pour Flaubert est fort sympathique, nous révèle tranquillement des choses fort surprenantes sur cet écrivain, dans un premier volume consacré à sa jeunesse et à sa maturité.

Elle n'a pas peur d'affirmer que Flaubert était certainement homosexuel et elle apporte à l'appui de sa thèse bon nombre d'éléments assez troublants, aussi bien dans sa vie que dans sa correspondance.

Enid Starkie nous décrit d'abord l'enfance bourgeoise et heureuse de l'écrivain, à Rouen, auprès de son père, chirurgien de valeur, et de sa mère avec laquelle il vivra jusqu'à la mort de celle-ci, en 1872, c'est-à-dire huit ans avant sa propre mort.

C'est alors qu'il comprendra enfin qu'elle avait été la seule femme ayant compté dans sa vie.

Il a certainement recherché l'image de sa mère dans toutes les femmes qu'il a aimées, toujours plus âgées que lui.

Il n'eut en fait qu'une seule liaison féminine de longue durée, liaison fort orageuse du reste, avec Louise Colet, médiocre poétesse. Flaubert refusa toujours énergiquement le mariage, pour préserver, disait-il, son indépendance d'écrivain.

Ses autres relations féminines, qui furent nombreuses, semblent plutôt avoir été de chastes amitiés, parfois exclusivement épistolaires.

Enid Starkie écrit : « Comme nombre d'homosexuels, il aimait la compagnie des femmes et les appréciait beaucoup comme correspondantes. »

En revanche Flaubert, toute sa vie, a poussé le culte de l'amitié jusqu'à un point extrême.

Dès l'âge de treize ans, il écrit à son premier ami intime, Ernest Chevalier :

(1) Flaubert. *Jeunesse et maturité*, par Enid Starkie. Editions Mercure de France.

commence par « vieux pédéraste ». Dans une autre il écrit :

« Je regrettais (le mot est faible) que tu ne fusses pas là. Je jouissais par moi de par toi — je m'excitais pourr nous deux, et tu en avais une bonne part, sois tranquille. »

Un jour, se plaignant de l'indifférence de son ami, il se désole :

« Oh vieux! vieux! il fut un temps où nous passions chaque semaine vingt-quatre heures ensemble. Puis — non, je m'arrête, j'aurais l'air d'une garce délaissée. »

Enid Starkie recueille encore dans l'abondante correspondance de Flaubert d'autres indices de tendances homophiles. Il écrit un jour, en parlant de lui :

« Lesbos est ma patrie, j'en ai les délicatesses et les langueurs. »

Il avoue à Louise Colet, sa jalouse maîtresse, qu'à l'âge de dix-neuf ans, étudiant en Droit à Paris, il avait éprouvé le désir de se châtrer. C'est à cette époque qu'il écrit dans ses notes intimes : « Il y a des jours où l'on aimerait être femme. »

Cela paraît cocasse, quand on pense au géant moustachu et tonitruant qu'était devenu Flaubert dans son âge mûr.

Toutes ces révélations d'Enid Starkie éclairent la vie et l'œuvre de ce grand écrivain d'un jour nouveau, et l'on peut maintenant penser qu'il savait de quoi il retournait lorsqu'il décrit, dans un magnifique passage de Salammbô que tous les homophiles lettrés connaissent, les mœurs des Mercenaires.

« La communauté de leur existence avait établi entre ces hommes des amitiés profondes...; vivant sans famille, ils reportaient sur un compagnon leur besoin de tendresse, et l'on s'endormait, côte à côte, sous le même manteau, à la clarté des étoiles... Il s'était formé d'étranges amours — unions obscènes aussi sérieuses que des mariages, où le plus fort défendait le plus jeune au milieu des batailles, l'aidait à franchir les précipices, épongeait sur son front la sueur des fièvres, volait pour lui de la nourriture; et l'autre, enfant ramassé au bord d'une route, puis devenu Mercenaire, payait ce dévouement par mille soins délicats et des complaisances d'épouses... L'amant faisait à son amant des adieux éternels, debout, en pleurant sur son épaule... Parfois deux hommes s'arrêtaient tout sanglants, tombaient dans les bras l'un de l'autre et mouraient en se donnant des baisers. »

Dans ces quelques lignes émouvantes, transparait toute l'admiration que Flaubert ressentait à l'égard de ces viriles amours. Maintenant nous savons pourquoi.

RENÉ SORAL.

NOUVELLES D'ITALIE XXVII

par MAURIZIO BELLOTTI.

CINEMA.

La production de films homosexuels, après le « super-boom » de ces dernières années (surtout consacré, il est vrai, ou lesbianisme) donne des signes d'essoufflement. Malgré tout, il reste quelques films intéressants.

Films italiens : *Certo, certissimo, anzi probabile* (Sûr, tout à fait sûr, et même probable) de Marcello Fondato, avec Catherine Spaak et Claudia Cardinale, raconte l'histoire de deux jeunes filles à la recherche d'un mari. L'une d'elles croit avoir trouvé l'homme idéal... mais celui-ci s'enfuit avec un marin américain. Le film est amusant, et le personnage du mari homosexuel est présenté de façon assez sympathique. — De thème également homosexuel, *I ragazzi del massacro* (Les garçons du massacre) de Fernando di Leo, avec P.P. Capponi et Susan Scott, est, en revanche, très hostile : c'est l'histoire d'un inverti-travesti qui provoque un meurtre par jalousie dans un centre de redressement pour adolescents. — Dans *Indagini su un cittadino al di sopra di ogni sospetto* (Enquête sur un citoyen au-dessus de tout soupçon) d'Elio Petri, avec Gian-Maria Volontè et Salvo Randone, film admirable du point de vue artistique, l'assassin, qui est le propre chef de la police, tue sa maîtresse, dont le mari est homosexuel; ce dernier est dépeint avec sympathie et humanité.

Quelques films à sujet ou épisodes lesbiens : *Contronatura* avec Dominique Boschero, *Interrabang* de Giuliano Biagetti, *Addio Alessandra* d'Enzo Battaglia, *Le altre* (Les autres) avec Monica Strehel — ce dernier film interdit par autorité judiciaire dès sa sortie.

Documentaires : un onzième documentaire « sexy » sur les pays nordiques (*Il primo premio si chiama Irenen* de Renzo Ragazzi), où l'on voit les parents d'un garçon homo-

sexuel lui chercher un petit ami ; un enième documentaire sur la drogue (*Colpo rovente* de Pietro Zuffi) avec épisodes homosexuels ; et, dans *Africa segreta*, quelques premiers plans de... virilités congolaises, tout à fait conformes aux célèbres pages d'André Gide sur les majestueuses proportions des choses en question. Jamais on n'en avait vu autant sur les écrans italiens !

Signalons enfin que l'interdiction du *Satiricon* de Gian-Luigi Polidoro (rien à voir avec celui de Fellini) a été levée, et que ce film est maintenant visible pour tout spectateur de plus de dix-huit ans.

Dans le domaine des co-productions, notons : *Così dolce, così perversa* (*Si douce, si perverse*), italo-français d'Umberto Lenzi, et *Paranoia*, du même metteur en scène, avec épisodes lesbiens ; *99 donne* (*99 femmes*), italo-espagnol de José Franco, avec également un épisode lesbien très osé ; et toute une série de petits films médiocres à piment lesbien. Dans *Candy*, film italo-américain de Christian Marquand, on voit un baiser entre un policier et un pompier... et pourquoi pas, après tout ?

LIVRES.

Quatre œuvres italiennes intéressantes sont à signaler.

Arnolfini de Gian-Luigi Piccioli (éd. Feltrinelli), est une œuvre remarquable qui raconte l'histoire d'un séminariste tombé amoureux d'un condisciple, et met en parallèle cet amour « anormal » avec la tragédie de l'Église, elle aussi « anormale » dans ses buts et ses devoirs vis-à-vis du monde. Œuvre, donc, de contestation religieuse, dont il ne faut pas s'étonner qu'en raison de son contenu explosif elle ait été refusée par cinq éditeurs avant d'être publiée par Feltrinelli !

De thème assez semblable, *Tutti gli altri come me* (*Tous les autres comme moi*) d'Armando Rossini (éd. Forum), histoire d'un collégien homophile, met en relief les raisons qui font que la vie de collègue, telle qu'elle est actuellement conçue, est le meilleur terrain pour rendre les garçons homophiles.

D'un tout autre genre — subtile alchimie du sexe — est le récent roman du grand écrivain Ennio Flaiano, *Il gioco e il massacro* (*Le jeu et le massacre*, éd. Rizzoli), où l'on voit un homosexuel se transformer en Don Juan.

Il faut encore citer *Albergo popolare* (*Hôtel populaire*) d'un certain Zarkis — le nom est certainement un pseudonyme — (éd. Cattaneo), qui raconte de façon assez larvoyante l'histoire d'un riche homosexuel qui, à la fin, dégoûté de la vie qu'il mène, se suicide : conclusion postiche et inspirée d'un moralisme aujourd'hui bien démodé.

Signalons enfin que Dacia Maraini vient de publier, réunies en un volume sous le titre *Ricatto a teatro* (*Chantage au théâtre*, éd. Einaudi), ses pièces de théâtre, dont les composantes homophiles sont bien connues.

Parlons maintenant des romans traduits.

De l'anglais, une seule œuvre importante : *Il giorno del ringraziamento* (*Le jour du remerciement*) de Truman Capote (éd. Garzanti), recueil de nouvelles fort ambiguës du point de vue sexuel. — Deux rééditions : le théâtre de John Albee (éd. Einaudi) et *Le Festin nu* (*Il pasto nudo*) de William Burroughs (éd. Sugar). — Dans un tout autre genre, *Sesso* de Stephen Blackford (éd. Della Valle), est un recueil de nouvelles de sexe-fiction à multiples allusions homophiles.

Du français, la traduction des *Pavés du diable* d'Hubert Monteilhet (*Le vie del diavolo*) et de *Printemps au parking* de Christiane Rochefort (éd. Bompiani).

Dans le domaine des essais et critiques, plusieurs traductions à signaler. *L'eroticismo : utopia o perversione* de Marc Pierret (éd. Della Valle) contient une section consacrée à l'homophilie. *Stigma* de Erving Goffmann (éd. Laterza), est consacré à l'étude des condamnations qui frappent ceux qui sont mal intégrés à la société, et parmi eux, les homosexuels. *Il sesso e la società* de Helmut Schelsky (éd. Garzanti), attaque avec violence la thèse de Kinsey selon laquelle les « anomalies » sexuelles sont très courantes et, en définitive, « normales ». *Il fenomeno transessuale* de Henry Benjamin (éd. Astrolabio), est une étude du phénomène de la transsexualité (travestis et changements de sexe). *Il libro rosso della rivoluzione sessuale* (éd. Mediterranea) est la traduction du *Petit livre rouge de la révolution sexuelle* naguère publié en France. Le *Dossier Homosexualité* de Dominique Dallayrac a été traduit aux éditions Della Valle. Enfin, dans *Memorie di un venditore di libri erotici* (*Mémoires d'un vendeur de livres érotiques*) d'Armand Coppens (éd. Della Valle), livre fort spirituel et divertissant, on lit un épisode haut en couleurs relatif à un

faux prêtre amateur d'enfants de chœur et distillateur clandestin d'alcool.

CHRONIQUE.

Un livre fort intéressant, paru en 1965, nous avait échappé, mais il n'est jamais trop tard pour bien faire et pour rattraper l'omission.

Il s'agit d'une enquête sur le comportement du mâle italien, intitulée *I sultani*, par Gabriella Parca (éd. Rizzoli). Sur les 1 018 hommes interrogés par l'auteur, 6 % avouent avoir eu des relations homosexuelles, mais « il est probable que le pourcentage réel est plus élevé, étant donné la réticence des hommes à en parler ». Dans la plupart des cas il s'agit de prostitution, ou, plus rarement, de relations adolescentes avec un camarade du même âge. Les cas de prostitution sont plus fréquents dans le Sud et le Centre de l'Italie (7 à 8 %) que dans le Nord (3 %), et concernent exclusivement des hommes de faible niveau d'instruction : ils sont caractéristiques d'un état économique misérable et d'une certaine arriération sociale, qui considère l'acte sexuel comme purement mécanique et sentimentalement indifférent.

Sur les 1 018 hommes interrogés, un seul a admis être homosexuel « à part entière », alors que 41 % ont reconnu avoir été l'objet de propositions homosexuelles, surtout les jeunes. En revanche, 39 % des interrogés prétendent ne connaître l'homosexualité que par ouï-dire, et 14 % seulement avouent connaître (« de vue ») un homosexuel.

Quant à l'opinion exprimée sur l'homosexualité, elle est en majorité moralement neutre : « c'est une maladie » (49 %). Mais 42 % la considèrent comme un vice, et 9 % s'en moquent éperdument.

Personnellement, cette enquête nous paraît intéressante, mais pas entièrement convaincante. Il y a à coup sûr plus de 1 % d'homosexuels en Italie (5 % nous semblerait un pourcentage plus probable). D'autre part, s'il est vrai que les « expériences » homosexuelles sont plus fréquentes dans le Sud, il ne s'agit pas là de véritables « relations » homosexuelles impliquant la participation des deux partenaires. Enfin, il nous semble que l'opinion générale, dans le Nord, est plus tolérante que ne l'exprime l'enquête de Mme Parca.

Ces données sont curieuses à comparer avec celles d'une autre enquête, toute récente celle-là : *Il sesso nelle carceri italiane (Le sexe dans les prisons italiennes)* de Giuseppe Bolino et Antonio De Deo (éd. Feltrinelli, 1970). L'étude a été faite dans deux prisons d'une ville d'Italie centrale, et a porté sur 257 prisonniers, dont 70 % étaient âgés d'entre vingt et un ans et quarante ans. Leur origine géographique était la suivante : 148 d'Italie centrale, 98 du Sud et des îles. Pour l'état civil, le pourcentage était de 50 % célibataires, 45 % mariés, 5 % veufs. Professionnellement : 20,23 % d'agriculteurs; 44,69 % d'ouvriers; 28,50 % de commerçants et artisans; 5,81 % de petits bourgeois; 0,77 % de bourgeois.

La pratique homosexuelle est ainsi représentée par classe d'âge : 13,28 % des sujets en-dessous de vingt ans; 49,97 % des sujets entre vingt et trente ans; 22,64 % des sujets entre trente et quarante ans; 14,11 % des sujets de plus de quarante ans. Au total, 120 sujets sur 257, soit près de la moitié, pratiquent couramment l'homosexualité, dont 100 de type « actif », 13 de type « passif » et 7 de type « ambivalent »; mais il est évident que ces chiffres sont faux, pour des motifs qui sautent aux yeux.

Il est amusant de noter que sur ces 120 sujets, 21,66 % s'estiment justifiés par la nécessité, et 67,50 % ne semblent se poser aucun problème moral à ce sujet. En somme, toutes ces données sont conformes à ce que nous connaissons par ailleurs; mais le commentaire des auteurs de l'enquête, catholiques de gauche, est au contraire de ton apocalyptique, considérant l'homosexualité comme une monstruosité épouvantable à combattre par tous les moyens dans les prisons.

Pour nous changer de tous ces chiffres, divertissons-nous à signaler un petit article de Camilla Caderna dans *L'Espresso*, intitulé *Terzo Sesso (Le troisième sexe)* et consacré à une bande dessinée où l'on voit un milliardaire homosexuel excentrique entouré d'une suite nombreuse d'éphèbes sur une île baptisée « Phallus »; pour exterminer les femmes et assurer le règne de l'homme seul, l'organisation enlève des savants dans le monde entier et les amène à « Phallus » pour qu'ils y découvrent le moyen de faire des enfants sans intervention féminine. Tout cela traité à la pure plaisanterie et sans aucune hostilité particulière.

L'hebdomadaire *Men* est, comme toujours, une mine de trouvailles pour notre chronique. On y lisait récemment,

entre autres choses, que l'homosexualité peut être « gué-riél »... par le L.S.D.! Un article sur l'homosexualité en U.R.S.S. nous apprend que ces mœurs y sont surtout pratiquées dans les milieux diplomatiques et intellectuels, et que les homosexuels de milieux sociaux inférieurs y sont durement persécutés. Toujours dans *Men*, une grande enquête sur les lesbiennes par Ugo Moretti; un article sur le Révérend Troy D. Perry, pasteur de la « Metropolitan Community Church » de Los Angeles, bien connu des lecteurs d'*Arcadie*; une présentation de la revue allemande homosexuelle *Du-Ich* et du best-seller allemand *Das Lavandelschwert* de Felix Rexhausen, consacré à la révolution sexuelle allemande; enfin une information concernant la création, en Allemagne, d'une organisation intitulée *Interessengemeinschaft Deutscher Homophiler*, vouée à la défense des intérêts « culturels, sociaux et juridiques » des homophiles de la République fédérale.

(En Hollande on en est déjà au stade suivant : le « Parti des Homophiles » (?) a demandé au cardinal Alfrink d'autoriser les mariages religieux entre hommes. Le Primat n'a pas répondu, mais il paraît que certains cercles théologiques « avancés » étudient cette question avec intérêt).

Pour en revenir à l'Italie, *Men* publie un long article de Gio Stajano sur « le jeune anormal », surtout intéressant par le grand nombre de lettres angoissées d'homosexuels qu'il cite; et un petit écho sur les malheurs professionnels des gigolos de Capri qui, paraît-il, ne font plus leurs affaires parce que les touristes homophiles arrivent maintenant par couples et ne se ravitaillent plus sur le marché local. C'est la ruine de toute une industrie locale de vieille réputation!

La revue *Plexus* publie une édition italienne où se trouvent des textes qui ne figurent pas dans l'édition française. Notamment un article d'un député du P.S.I.U.P. (extrême-gauche communiste) qui prête à réflexion : selon ce théoricien marxiste, les seules barrières objectives qui existent aujourd'hui dans la société sont les barrières entre les classes et celles qui séparent les « normaux » des « différents ». Le commentaire est limpide : « c'est la société qui est sale, et ce n'est qu'en se rendant compte du degré de saleté de ce que la société définit comme propre qu'il sera aisé de juger, autrement que de façon isolée et abstraite, ce que le système considère comme sale ».

Cette même édition italienne de *Plexus* nous fournira encore une citation, extraite d'un article du célèbre écrivain Bevilacqua : « L'homosexualité est en train d'acquérir

une espèce de normalité aux yeux de la société, mais celle-ci la tolère non pas parce qu'elle l'a humainement comprise et acceptée, mais tout simplement parce qu'elle a perdu la faculté de s'en scandaliser. Un peu comme ce qui arrive avec la drogue... Mais au pouvoir du scandale se substitue souvent le pouvoir, ou l'abus de pouvoir, de la loi. La répression policière n'est freinée que lorsque l'opinion publique a évolué en connaissance de cause; or c'est tout le contraire avec l'homosexualité : plus l'opinion publique est devenue accommodante, plus les pouvoirs publics se sentent obligés d'intervenir, même là où ils ne le devraient pas... Jamais autant qu'aujourd'hui, malgré la tolérance générale, les homosexuels ne se sont trouvés exposés aux persécutions et à l'isolement. »

Enfin, selon notre coutume, nous terminerons cette chronique par une dernière citation, que nous emprunterons à un article d'Uberto De André, qui aurait pu être écrit pour *Arcadie* : « La bataille pour la libération des sexes est aussi la bataille pour la liberté et pour le droit des minorités sexuelles à l'existence officielle et reconnue, à l'abri des persécutions. Cela s'applique aussi bien aux femmes qui sont sexuellement attirées vers les autres femmes qu'aux hommes qui sont sexuellement attirés vers les autres hommes. Nous disons d'ailleurs *minorités* pour nous en tenir aux données statistiques existantes, qui sont certainement bien au-dessous de la réalité, car dans certains pays, ou du moins dans certaines villes, il s'agit à coup sûr de majorités... Le point important est que cette offensive des minorités qui veulent conquérir le droit de vivre et d'aimer à leur guise est la clef pour arriver à comprendre vraiment le sens de la bataille pour la liberté sexuelle en ce qu'elle a de plus avancé, même si ceux qui s'en rendent compte sont encore peu nombreux aujourd'hui. »

MAURIZIO BELLOTTI.

L'ICEBERG

par MARC DANIEL.

Je voudrais simplement exprimer ici quelques réflexions que me suggère la lecture du numéro du *Crapouillot* intitulé *Les pédérastes* (1).

Tout d'abord, le contraste avec le numéro de ce même *Crapouillot* de 1955 intitulé *Les homosexuels* : en quinze ans, le ton s'est indéniablement amélioré et nous n'avons plus à déplorer ce mélange de sarcasme et d'hostilité hargneuse qui caractérisait les articles comme ceux de Robert Poulet, du Dr H.L.P. ou de Pierre Dominique. L'information s'est modernisée, l'illustration aussi ; le *Crapouillot* 1970 n'a plus cet aspect vieillot, désuet de celui de 1955 ; on sent que Jean-François Devay a succédé à Galtier-Boissière.

Les collaborateurs du *Crapouillot* de 1970 sont de qualité. Le Dr Valensin est bien connu des lecteurs d'*Arcadie* ; Yves de Saint-Agnès (qui fit, il y a quelques années, une conférence au Club des Pays latins) est l'auteur d'un livre bien documenté sur la révolution sexuelle scandinave ; Roger Peyrefitte sait évidemment de quoi il parle ; Michel Déon, Antoine Blondin, Henri Jeanson ont des plumes qui ne sauraient écrire des choses banales. Tout au long de ces articles, les mots d'esprit, les formules brillantes fusent et ricochent ! Presque partout, le point de vue à l'égard des « pédérastes » (2) est amusé, voire complice. Aucune concession aux sottises favorites de la presse à grande diffusion sur le « danger homosexuel », « la contagion » et autres « mensonges qui nous ont fait tant de mal », comme disait feu Pétain en parlant d'autre chose.

D'où vient, alors, que mon plaisir soit mitigé, tout compte fait, et mon adhésion si réservée ?

(1) Nouv. série. N° 12, août-septembre 1970.

(2) Je regrette un peu que Roger Peyrefitte ait cru devoir approuver le choix de ce terme, dont il sait mieux que personne l'imperfection et l'ambiguïté.

D'une simple constatation : c'est que tout ce *Crapouillot* ne parle que d'une certaine homosexualité — celle des hommes de lettres, des hommes politiques (amusantes révélations dans ce domaine : là encore, on voit que J.F. Devay est passé par là!), des comédiens, bref, de ce qu'on appelle le « Tout-Paris ».

Travestis, boîtes à la mode, anecdotes croustillantes sur des personnalités plus ou moins en vue, tout cela est très drôle, mais...

Mais qu'y a-t-il, dans ces 87 pages, sur les millions d'homosexuels qui ne sont pas des personnalités parisiennes, qui ne fréquentent ni les boîtes, ni les vernissages, ni les cocktails littéraires? sur tous ceux qui souffrent en silence, parfois jusqu'au suicide, de la solitude, de l'abandon, du mépris? Rien. Strictement rien. Comme s'ils n'existaient pas.

Je m'amuse, comme tout un chacun, à lire l'opinion sympathique de Michel Déon sur les « pédérastes » : « Joyeuse troupe..., une franc-maçonnerie gaie, ouverte, amicale..., cette fête frivole dont ils sont les organisateurs..., cette explosion de liberté et de fantaisie qui caractérise beaucoup de créations homosexuelles... Remercions cette allègre franc-maçonnerie d'apporter à la vie un peu de la folie qui lui manque... » Je ris en lisant les petites histoires drôles de « l'homme d'en face » (comme un Juif rit en écoutant raconter des histoires juives ou un Écossais des histoires écossaises). J'apprécie qu'Antoine Blondin aime le « manège extragavant et irisé, plein de bulles et de paillettes, de ceux qui se baptisent eux-mêmes les *folles* », et que Rita Kraus proclame « PD mon ami ».

Mais lorsqu'au sortir de cette lecture, je vois tous ces faits-divers lamentables de pauvres homosexuels victimes de chantages, d'agressions, d'injustices, acculés au désespoir, rejetés, honnis, écrasés, je m'irrite de ce tableau trompeur dans la mesure même où il est scintillant.

Quel dommage que, parmi les collaborateurs de ce numéro, *Crapouillot* n'ait pas fait appel à Dominique Dallayrac... ou à André Baudry! Cela eût apporté, au sein de ce feu d'artifice d'esprit « parisien », un peu de « sérieux » — un peu d'humanité, pour tout dire. L'émission du *Campus* de Michel Lancelot, tout compte fait, a été, à cet égard, mille fois plus intéressante et constructive.

Je sais bien que le *Crapouillot* est ce qu'il est : une publication brillante, « dans le vent », non conformiste avec conformisme, et certes plus intéressée par les potins

du Tout-Paris que par les problèmes de l'homme moyen. On ne peut pas reprocher à un papillon de ne pas être un cheval de labour, ni à Henri Tisot de ne pas être Albert Camus!

Mais il n'empêche : même *Crapouillot* aurait pu, en cette occurrence, faire un petit effort de réflexion. A côté des jeux d'esprit, des feux d'artifice et des paradoxes littéraires, il aurait pu faire place à un article sérieux — tout le contraire, malheureusement, de ce qu'a fait Yves de Saint-Agnès dans son article sur les mouvements homosexuels dans le monde, intitulé finement « le monde à l'envers ». (Inutile de dire qu' *Arcadie* n'est pas citée dans cet article : sans doute parce qu'il aurait été difficile, même à Yves de Saint-Agnès, de la présenter « à la rigolade ».)

En somme, de cet iceberg gigantesque qu'est l'homosexualité, *Crapouillot* n'a voulu voir que la partie émergée.

Mais il en est de celui-là comme de tous les autres icebergs : la partie qui compte, celle qui coule les navires, c'est la partie invisible : les neuf-dixièmes.

MARC DANIEL.

MICHEL TOURNIER

LE ROI DES AULNES

« *Le goût de la chair* »

N.R.F. — 25 F

NOUVELLES DE FRANCE

(N° 11)

par J.-P. MAURICE.

Où souffle l'Esprit ?

Bonjour, cousins-cousines. Je n'étais ni mort, ni atteint par la crampe de l'écrivain, comme certains l'espéraient. Simplement en vacances. Un petit congé du 25 juin au 15 septembre qui m'a permis d'aller me sécher après dix mois d'humidité à Paris et de faire ample moisson de souvenirs et d'anecdotes, au cours d'un grand périple méditerranéen, à dévider le soir, à la chandelle durant les frimas du « meschant hyver », en Arcadie... (ce que je cause au poil, comme dirait Berrurier).

Hélas! Je ne suis point là pour parler de Moi (alors que c'est vraiment le seul sujet intéressant) sinon le Grand Cousin va encore me faire les gros yeux...

Enchaînons, mes saigneurs (1) !

Dans l'himalaya des coupures de presse qui m'attendaient (merci au passage), j'ai établi un sens unique : celui de l'ordre chronologique.

Commençons donc par quelques extraits de cet hebdo que des êtres malintentionnés (il y en a partout) ont osé surnommer « Ici-Pourri ». On se demande pourquoi. Oh! Ce n'est pas que ces extraits offrent plus d'intérêt que d'habitude, toute presse dite du cœur portant son cœur bien bas. L'important est ailleurs. Pour nous, il réside notamment dans les faits suivants : d'une part, sous prétexte de fustiger les mauvaises mœurs actuelles, on en profite pour mettre du sexe à la une avec des mines chafouines et des allures scandalisées de sacristain cafard — d'autre part, *Arcadie* se permettrait le dixième du quart de la moitié de ces photos ou de ces textes, le Grand Manitou serait convoqué au quai et ce ne serait pas O.K. pour lui!

(1) J'ai beaucoup lu San-Antonio durant ce dolce far niente...

Non, mais jugez-en plutôt : *Ici-Paris* commence son année érotique avec ce titre fracassant « *le pantalon anatomique qui fait baisser les yeux des femmes* » (avec photos gros plan à l'appui) et continue avec cette révélation d'alcôve : « *2 filles dans le lit de Michel Polnareff — Il se bourre de vitamines* » (12-2-70). Michel, qui l'eût dit? Polnareff, qui l'eût cru? Enfin, on s'adresse aux parents en titrant sur une page entière : « *Tous les goûts sont dans la nature — Ne vous moquez pas d'eux* » (14-20-7-70) avec conseils à la clef : « *Ce n'est qu'une tendre amitié... souvent passagère — Ne leur faites pas de scènes inutiles, une amitié de jeunesse ou de l'enfance laisse de si merveilleux souvenirs!* »

Ah! Nous sommes loin de la comtesse née Rostopchine. O Léo Ferré, ce n'est plus Cannes, c'est Ici-Paris-la braquette!

Du pantalon anatomique aux allumeuses suédoises :

Restons dans le domaine des cœurs (d'artichaut). Un Arcadien lecteur assidu de *L'Echo de la mode* (1-70) nous envoie ce cri de détresse de Mme H. de Mulhouse : « *Un garçon manqué. Ma fille refuse de s'habiller en fille. Elle n'aime que les tenues et les jeux de garçon...* » Que faire? Dommage qu'il n'existe pas : « *La petite arcadienne illustrée* ». Avec bandes dessinées façon Barbarella.

Et puisque nous en sommes dans les confidences, restons-y. Un Arcadien (serait-ce le même?) me fait parvenir cette coupure découpée dans... *Confidences!* « *Faites un article sur Nous* », réclame Mlle M.A.L. de Verdun. Et de conclure : « *C'est un sujet brûlant mais d'actualité* (tiens donc). *Pensez-y.* » Réponse : « *Nous y pensons, chère lectrice. Comment n'y penserions-nous pas alors que les homosexuels sont de plus en plus « voyants » dans notre société (!?)... Une enquête sur l'homosexualité intéresserait sans doute les homosexuels comme vous-même (oh! si elle connaissait Arcadie!)... mais elle choquerait certainement de « bons esprits » qui voient encore un péché dans ces penchants « contre-nature ».*

Dormez, bons bourgeois, le gai pouvoir n'est pas pour demain! Dans la même famille de pensée, le Dr Robert Soupault part en guerre contre les « allumeuses suédoises » et, au passage, nous gratifie de quelques aboiements : « *À Avignon, sous l'égide du Living Theater, on a vu, sur une*

(2) Je traduis pour les non-initiés, s'il y en a : onanisme, masturbation collective et sodomie — voire fellatio...

place, au milieu d'un cercle de badauds, deux protagonistes se livrent à des gestes et à des actes familiers à tous (sic) mais généralement réservés à l'intimité (re-sic) (2) et dont seule l'exhibition semble prêter à contestation. Bientôt, peut-être, ils auront des émules et l'on pourra, dans les squares ou les lieux publics, rencontrer des êtres humains se comportant comme les chiens (more canum)... et des homosexuels des deux variétés ne recherchant plus les coins d'ombre ou l'abri des persiennes. » Et de conclure avec humour : « Quand, enfin, nos contemporains, citadins puis villageois, suivront l'exemple rétrospectif des gentilhommes du Grand Siècle posant culotte sans vergogne ou des marquises se soulageant dans les escaliers de Versailles, la limite sera atteinte. Il ne se posera plus que des problèmes de voirie. »

Que rétorquer à cela? Il a raison, le toubib. L'excès en tout est un défaut. Un défaut qui porte de graves préjudices à notre cause dans ce qu'elle a de « raisonnable », juste, humaine et fraternelle et non pas... *ad majorem libidinis gloriam!*

Côté pile ou l'envers d'une légende :

« On a de bonnes raisons de penser (ô métaphores! ô euphémismes!) que l'énigmatique S.A., à qui Lawrence a dédié « les sept piliers de la sagesse » en gage d'affection inégalée qu'il lui inspira, est le jeune ânier Dahoun (Salim Ahmed) qui mourut en 1918 et laissa son protecteur inconsolable... Durant les années passées à la R.A.F., c'est vers un jeune et obscur militaire écossais, John Bruce, que Lawrence se tourne pour satisfaire son besoin d'affection et d'humiliation... aujourd'hui homme d'affaire respectable et marié, John Bruce leur a raconté (aux reporters) les séances de flagellation qu'il administrait, sur sa demande et selon un rituel compliqué, à l'ancien héros de l'Empire. »

Aujourd'hui, Arrabal a pris la succession et les séances ont lieu sur scène. Chaque époque a les héros qu'elle mérite.

Mais de quoi donc le colonel voulait-il se punir? De son masochisme? De son ambition? Ou de sa haine malade des frogaters? C'est ce que l'intéressant article anonyme, paru à l'occasion de la sortie des *Vies secrètes de Lawrence d'Arabie* (Robert Laffont) par Philipp Knightley et Colin Simpson, ne nous dit pas, hélas!

En tout cas, Lawrence servait sa reine comme une reine, nul doute là-dessus!

*
**

« *Crevel ne faisait pas mystère de préférer les garçons aux filles* », nous dit Pascal Pia dans son « portrait » intitulé : « *René Crevel le suicidé de la société* » (Magazine littéraire numéro 27) et écrit à l'occasion de la découverte ou la réédition chez Tchou et chez Gallimard, de « *Etes-vous fous?* » (1929) et de « *L'esprit contre la raison* ».

Mais est-ce à cause de ce handicap et parce qu'il ne pouvait concilier le monde et lui-même (à son époque) que René Crevel se suicida (comme Raymond Radiguet un peu plus tôt)? Voilà ce que nous ne saurons jamais.

*
**

Sans vouloir empiéter sur le domaine réservé du camarade Sinclair, je me contente de vous signaler quelques nouveautés de la saison 70 qui nous intéressent à un titre quelconque. Vous en lirez peut-être les comptes rendus détaillés, par ailleurs, de la part de nos critiques-maison :

— Thomas Wiseman : *Le mort et le vif*. Relations bizarres et tourmentées d'un jeune Juif et d'un non moins jeune S.S. (Stock).

— Lisa Morpurgo : *Madame aller et retour*. On pratique la liberté comme un des beaux-arts : celui de se rendre heureux selon son bon plaisir (Grasset, traduit de l'italien).

— Nicole Quentin-Maurer (28 ans, mariée, 2 enfants, professeur de Lettres comme tout le monde) : *Le chemin* ou les amitiés passionnées (mais chastes) de deux écoliers de dix ans (Gallimard).

— Pierre Jeancard (47 ans, journaliste comme tout le monde) : *La cravache*. Thierry, las des raclées paternelles, va se réfugier auprès d'Alain, voisin de son âge. Mais Thierry préfère l'amour d'Yvette à l'amitié d'Alain, alors Alain tuera Yvette, sa sœur, avec la cravache qui a servi à punir Thierry. Inspirée par un fait-divers réel (Fayard).

— Michel Tournier : *Le roi des aulnes*. C'est l'histoire d'un garagiste légèrement anormal (il porte aux enfants impubères un trouble intérêt) que les événements de 39 conduisent dans une forteresse transformée en école militaire pour la Hitlerjugend... (Gallimard-Matthieu Galey, *L'express*, 7-13-IX).

Signalons enfin que *L'homme de désir*, film de Dominique Lelouche qui a obtenu le *prix Max-Ophüls 1970*, retrace la passion homosexuelle d'un éditeur parisien pour un blouson noir parisien. C'est très parisien!

Le zoo humain :

La presse lazareffienne, que les Arcadiens s'obstinent à acheter bien qu'elle s'obstine à ignorer *Arcadie*, a fait un gros effort en publiant (son intérêt étant en jeu) de larges extraits, sous forme d'enquête-reportage, du livre de Desmond Morris paru chez Grasset. Dans ce zoo nous occupons non pas la place des singes, comme on eût pu s'y attendre, mais celle des pigeons! On nous révèle que des colombes mâles élevées ensemble bâtissent des nids et couvent des œufs. Voilà qui est passionnant! (*France-Soir* depuis le 25 février).

Et in Arcadia ego!

JEAN-PIERRE MAURICE.

PIERRE JEANCARD

LA CRAVACHE

« *Alain... Thierry... deux adolescents...* »

Ed. Fayard — 20 F

FRANÇOISE D'EAUBONNE

EROS MINORITAIRE

Un livre que chaque homophile doit lire

Ed. André Balland

325 p. — 29 F

LE CAS DE LAWRENCE D'ARABIE

par FRANÇOISE d'EAUBONNE.

Les journalistes Philip Knightley et Colin Simpson ont publié en juillet 1970 une nouvelle vie de T.E. Lawrence intitulée *Les vies secrètes de Lawrence d'Arabie* (1) qui est d'une importance capitale, puisque cet ouvrage fait état de révélations jusqu'alors ignorées sur le comportement intime du célèbre « Prince de la Mecque », révélations qui font apparaître une grave névrose inconnue des biographes et du public.

Le malheur c'est que les auteurs — qui ne sont pas médecins et se sont contentés de décrire le tableau clinique avec la supervision d'un psychiatre, le Dr Denis Leigh — tirent des conclusions aussi incertaines qu'erronées qui aboutissent à cette énormité : nier l'homosexualité de T.E. Lawrence (2).

On croit rêver quand on lit sous leur plume qu'il n'y a rien de probant dans ce « procès » qu'on lui fit, comme s'il s'agissait d'un fait d'ordre moral qui puisse entacher la mémoire du conquérant. Et les candides auteurs, prenant une à une chaque preuve de cette particularité, désireraient nous convaincre qu'il ne s'agit que d'interprétations plus ou moins malveillantes.

Lawrence, de sa vie, ne s'intéressa jamais à une femme? On ne peut lui connaître ni maîtresse, ni aventure? Peuh... Il était toujours strictement rasé dans un pays où l'absence de barbe donne lieu à tous les soupçons? C'est peu de chose. Il a attiré ouvertement, du propre aveu de celui-ci, au moins un homme : Vyvyan Richards? Mais il a repoussé ses avances! Il manqua toujours de maturité? « Sa voix, semble-t-il, n'avait pas mué; il laissait entendre un petit rire aigu, un gloussement, et avait le menton imberbe d'un

(1) Ed. Laffont.

(2) Sur Lawrence, voir *Arcadie*, n° 81, septembre 1960, et n° 111, mars 1963 (S. Talbot).

garçonnet? » Ce n'est pas une preuve. Les pages consacrées à l'homosexualité dans *Les Sept Piliers de la Sagesse* qu'un biographe de premier plan estime « inutiles, n'ayant rien à voir avec la guerre en Arabie » et, disent les auteurs, « ne sont (d'après lui) que prétexte saisi par Lawrence pour expliquer ses sentiments personnels? Oh, il n'y a pas lieu de les retenir! « Ce serait une erreur de s'appuyer trop sur elles » (p. 305).

Et les auteurs ajoutent tranquillement : « Les arguments sont minces! »

On croit encore rêver lorsqu'on voit par ailleurs l'importance déterminante qu'ils accordent, sans doute à raison, à la place (dans la vie et dans la névrose auto-punitive de Lawrence) du bel éphèbe Dahoum dont ils jugent que la mort a rongé de remords T.E. Lawrence, jusqu'à la fin de ses jours, et même le poussa à ses extravagantes relations avec John Bruce, au plus fort de cette maladie mentale où sa raison faillit sombrer. La photographie reproduit cette beauté et son sympathique sourire (entre la page 128 et 129 de l'ouvrage); et celle qui suit représente Lawrence lui-même, portant les vêtements mêmes de Dahoum et photographié par lui. Les auteurs ne font aucune difficulté pour reconnaître que le jeune Dahoum « posait nu » pour lui; mieux, ils distinguent en lui le dédicataire des brûlants vers d'amour si souvent cités :

*Je t'aimais, aussi j'attirais ces marées d'hommes entre mes
[mains...*

Il va de soi qu'on reconnaît aussi, par la même occasion, ledit Dahoum dans ce « motif n° 1 » qu'avec précision et loyauté Lawrence cite avant même patriotisme et ambition comme origine de sa volonté de libérer le monde arabe. La rigueur morale de cet aveu se marie, de façon très anglaise, avec la pudibonderie victorienne, un peu comique pour nous, de sa formulation :

« J'aimais profondément *une personne arabe*, en particulier, et je pensais que la liberté, pour sa race, serait un cadeau acceptable... » (Lettre à Robert Graves, 1922).

Ensuite, dans l'examen de ce que sont devenus tous ces « motifs » :

« Motif 1 — Je l'ai vu mourir quelques semaines auparavant et mon don a été perdu. Tout ce que j'ai fait par la suite m'a laissé indifférent » (*Ibid.*).

Tout ceci est si clair qu'on resterait perplexe ou crierait à la mauvaise foi si l'on ne connaissait pas la profonde

homophilie anglaise qui, de façon paradoxale, s'oppose souvent à la reconnaissance de l'*homosexualité*. Un Anglais, même en 1970, peut de bonne foi s'imaginer — et c'est là la première leçon de cette lecture — qu'une relation entre deux hommes peut être aussi fondamentale, aussi passionnée même que celle de Dahoum et de Lawrence, sans qu'aucun acte érotique y soit forcément impliqué.

Ne criions donc pas trop vite à l'hypocrisie. Il nous semble même qu'il ne s'agisse pas tellement de moralisme chez les deux journalistes qui se défendent, dans la prière d'insérer, de « rechercher le scandale »; mais du souci très vif, devant l'importance de leur découverte, de minimiser toute autre motivation du comportement intime de Lawrence, au profit de leur fameux « élément inconnu »...

Encore une fois, les auteurs ne sont pas psychiatres et ont ignoré la liaison intime, visible à toute personne un peu éclairée en psycho-pathologie, entre ledit « élément inconnu » qu'ils ont eu le grand mérite de dévoiler, et la forme particulière de l'homosexualité qui, chez Lawrence, n'est plus à prouver (3).

Il est fort possible que l'homosexualité de Lawrence ait été beaucoup plus revêue que vécue, et que les actes érotiques, à coup sûr commis avec Dahoum, aient été relativement peu nombreux, précédés et suivis sans doute par de fort longues périodes de jeûne, ou de continence absolue. Elle n'en fut pas moins fondamentale, et précisément ravageuse, en raison de la chasteté prolongée de Lawrence. Nous verrons par là son rapport direct avec « l'élément inconnu ».

Mais de quoi s'agit-il au juste?

L'histoire est tellement effarante qu'il a fallu aux auteurs plus d'une vérification pour l'accepter.

Après avoir émis une série de critiques (qui semblent

(3) Il s'agit peut-être d'une confusion mentale chez les auteurs, car ils ne seraient pas les seuls à la commettre : à savoir, identifier le terme « homosexualité » à un nombre continu, bref ou long, mais informant la vie, d'actes érotiques commis avec une personne du même sexe. Ceux qui font cette confusion très courante ignorent qu'une tendance n'est pas moins authentique si elle n'est pas vécue, ou peu vécue, et qu'au contraire elle n'en est que plus violente (et souvent dangereuse). Entre le collégien qui se fait masturber par un camarade de classe pour mieux rêver à une femme et le père de famille qui n'éprouve de désir pour sa femme que si elle s'habille en homme, il va sans dire que c'est le premier qui est hétérosexuel (au moins de façon prédominante) et le second homosexuel (de la même façon).

fondées) sur la véracité du fameux « incident de Deraa » jusqu'ici donné comme clef de voûte du destin lawrencien, les auteurs passent à la relation de l'affaire John Bruce.

On sait ce que signifie « l'incident de Deraa ». C'est la capture de Lawrence par le bey Hachim, son ennemi turc, qui l'aurait sauvagement fait fouetter, puis violer par ses gardes. (Autre version de Lawrence à la femme de Shaw, Charlotte : pour éviter la suite de la torture, il aurait accepté la sodomisation du bey, alors que dans la version officielle il prétend y avoir résisté.) Les auteurs, après une minutieuse enquête, auraient conclu que l'histoire est bourrée d'invéraisemblances et de contradictions. Le Bey en question ne semble susceptible ni d'avoir sodomisé ni d'avoir laissé échapper un prisonnier de cette importance. Il se peut que Lawrence l'ait confondu avec un autre. Il se peut surtout qu'il ait été flagellé et non violé. En tout cas, il a vécu là un de ces événements qui marquent à jamais la vie d'un être humain, et que le viol soit finalement très secondaire dans l'importance de cette épreuve; ici, nous rejoignons tout à fait les conclusions de Knightley et Simpson. (Mais il n'est pas secondaire, peut-être, que si le viol ne fut pas commis, *Lawrence le prétendit.*) Quel est l'élément déterminant?

« Vrai ou faux, l'incident de Deraa est important dans la mesure où il apporte l'exemple classique d'une situation dans laquelle un flot de plaisir érotique déferle par tout le corps en réaction à la douleur physique et à l'humiliation infligée. Lawrence a bel et bien fait l'expérience de réactions anormales à la souffrance infligée » (p. 329-330).

Ces réactions anormales, seule issue sans doute pour la reconquête de la normalité, à savoir : la fonction orgasmatique, Lawrence le conquérant, le chef qui « attira dans ses mains cette marée d'hommes », il les recherchera tout le reste de sa vie. Sans doute les auteurs — et à travers eux le Dr Leigh dont on sent la délicate suggestion — n'ont-ils pas tort de prétendre que l'aventurier déchu ne cherchait pas uniquement un plaisir érotique par ce moyen; mais aussi une façon d'apaiser, grâce à un rituel compliqué, un profond sentiment de honte et de remords; ce sentiment était-il dû à l'escroquerie morale que Lawrence avait soutenue avec son gouvernement pour obtenir un soutien au Moyen-Orient en sacrifiant les Arabes? Était-il dû à la mort du bien-aimé Dahoum, victime d'une mission appartenant à cette action politique? Ou bien à quelque mystérieuse faute familiale, commise envers la mère que

Lawrence traite avec une étonnante dureté? Quoi qu'il en soit, il ne faut pas mésestimer ce complexe de culpabilité; mais toujours, ce semble, on doit se souvenir que le premier but visé était bel et bien l'orgasme, impossible à obtenir différemment.

Et voici l'affaire Bruce, à savoir la genèse de « l'élément inconnu » :

En 1968, cet Écossais marié, père de famille et directeur d'une usine de mécanique (ce qu'il doit indirectement à Lawrence qui l'orienta vers cette branche) se trouva frappé par le malheur et réduit à sa pension d'invalidité. Il se résolut alors à tirer un parti financier des secrets qu'il connaissait sur le « Prince de la Mecque » et qu'il avait juré à Charlotte Shaw de ne pas révéler avant la mort de la mère de Lawrence. Celle-ci, Sarah Maden, pour qui le père de Lawrence avait quitté son foyer légitime, était morte en 1959. Rien ne liait plus la langue de Bruce.

Il raconta avec d'abondants détails et des preuves à l'appui comment il avait rencontré Lawrence en 1922, alors âgé de trente-quatre ans et en pleine dépression nerveuse. Le jeune John, lui, avait dix-neuf ans. Il était simple et rude, très loyal, d'un milieu modeste. Il faut lire l'accumulation des petits faits qui, peu à peu, brossent le tableau hallucinant de leurs relations. Naïf à l'extrême, John Bruce crut tout le scénario que Lawrence agença à son intention, et, disent même les auteurs, il y croit encore aujourd'hui!... (Ceci nous semble difficile à admettre.) Après une sorte d'apprentissage digne d'un roman policier, où Lawrence lui confia de petites missions secrètes et tout à fait inutiles, il finit par lui faire ingurgiter un roman digne de Sacher-Masoch. Un mystérieux parent que l'ex-aventurier appelle le Vieux (dans la plus pure tradition du film d'espionnage!) s'est emparé de la liberté de celui qui fut un roi sans couronne; il l'astreint à « tout ce qu'il n'aime pas », comme de monter à cheval par exemple, ou nager dans l'eau glacée, ou servir comme deuxième classe dans l'infanterie, et... recevoir le fouet à titre de punition régulière. Et c'est John Bruce qui est chargé de veiller sur l'exécution de ce programme et d'administrer les verges. Mieux encore : il doit adresser au « vieux » énigmatique un rapport détaillé sur la façon dont la correction fut donnée et reçue!

L'Écossais put se débattre, refuser; rien ne résistait longtemps à la volonté inflexible du veuf de Dahoum. Jusqu'à la fin des jours de son ami et patron, qu'il admirait et servait dévotieusement, il s'acquitta avec horreur de son

étrange devoir. Les exigences du Vieux se firent pourtant plus cruelles et plus extravagantes à mesure que le temps passait. En 1930, peu avant sa mort, Lawrence fut encore flagellé « sur ses ordres », dans la crique d'Aberdeen où l'aventurier était « obligé » de nager dans un mer très dangereuse et glaciale; mieux, la punition dut être administrée en présence du palefrenier Nicolson qui faillit se trouver mal et dut sortir!

C'est pendant les dix dernières années de sa vie que le Prince de la Mecque noua une amitié fort intéressante avec la femme de Shaw, Charlotte, autre névrosée de la plus belle eau, qui avait exigé que son mariage restât blanc. Ces deux déséquilibrés se réconfortèrent par une tendresse pathétique, et bien entendu d'une pureté absolue.

La description du délire masochiste de Lawrence est passionnante à plus d'un titre. Son complexe d'auto-punition a pu faire croire à un suicide plutôt qu'à un accident quand il succomba à une aventure routière. (Pour que sa mort fût marquée par la griffe d'un insolite qui aurait plu à Cocteau, il fallut encore que cet accident de moto fût le prix d'avoir voulu éviter un adolescent à bicyclette... tandis qu'une longue auto noire comme celle de la Mort dans le *Testament d'Orphée* paraissait sur les lieux du désastre et disparaissait mystérieusement.) Non, fort probablement, Lawrence, qui reprenait goût à la vie et à l'action, ne se suicida pas; mais on sait la conséquence des « actes manqués » chez tout le monde, surtout chez les névrosés. Il prit des risques, c'est le moins qu'on puisse dire.

Pourquoi la démentielle inutilité de ce long scénario, si minutieusement agencé au cours des relations masochistes avec Bruce?

Il semble fort instructif de se référer, sur ce point, à l'ouvrage capital de Gilles Deleuze sur Sacher-Masoch (Ed. de Minuit, 1968). L'auteur nous y apprend que, pour le masochiste, il importe que le bourreau ne soit *jamais* un sadique mais plutôt quelqu'un que l'on contraint, que l'on amène (de très loin) à vous martyriser. Un subalterne dévoué comme la femme de Masoch faisait mieux l'affaire qu'une authentique sadique, ou qu'une mercenaire. L'honnête et sot John Bruce satisfaisait Lawrence bien mieux qu'un quelconque voyou payé à cet effet; idée qui aurait du reste horrifié la puritaine victime. De même, Gilles Deleuze met l'accent sur la nécessité, dans le fantasme masochiste, du *contrat*. Qu'il s'agisse de Sacher-Masoch lui-même ou de Schlegel avec Mme de Staël, le masochiste de

type courant a le besoin impérieux d'un acte écrit, d'une formulation d'allure la plus froide, la plus juridique possible. Enfin le masochiste se situe toujours entre la *bonne* et la *mauvaise* mère, créations de son esprit nécessaires à son scénario; nous voyons ici aussi apparaître la nouvelle mère, la bonne, Charlotte Shaw, à côté de la mauvaise, la rejetée; cette Sarah Meaden à qui le grand aventurier n'a pas pardonné sa naissance illégitime.

Mais si la profonde dépression nerveuse et le complexe de culpabilité de Lawrence peuvent devoir leurs origines à tant de faits différents, il est un fait clair et patent : la longue chasteté apparente ou réelle du Prince de la Mecque correspond sans nul doute à une inhibition des instincts qui devait se payer très cher; peut-être son tempérament était-il froid et calme en raison des oreillons qu'il contracta dans son adolescence? Mais il n'était pas inexistant. L'amour pour Dahoum combla sans doute son cœur plus que ses sens, mais la révélation explosive de Deraa le bouleversa de fond en comble en liant à jamais l'orgasme à la douleur et à l'humiliation infligées *par des hommes*. Pour revivre ce frisson dont l'être humain ne peut plus se passer quand il l'a ressenti une seule fois, il lui fallut agencer l'extravagante mystification du « Vieux ». Encore psychanalytique, le choix de ce surnom : c'est le symbole même du Surmoi cruel et punitif où survit le Dieu de l'enfance. Mais le fait même qu'il ne fut jamais question pour Lawrence de se faire ainsi traiter par des femmes — alors que, selon ses biographes, ce fut sa mère très puritaine qui le fessa naguère avec la violence qu'on devait aux petits Anglais de sa génération — le fait même qu'il n'eut jamais recours qu'à l'emploi et au public masculins montre assez clairement l'homosexualité fondamentale de Lawrence pour ne pas la remettre en question, de façon primaire et mécaniciste, au nom de son masochisme.

FRANÇOISE d'EAUBONNE.

GERHARD FRITSCH

CARNAVAL

« Il vit en se travestissant en fille »

N.R.F. — 25 F

LIVRES ANCIENS LIVRES NOUVEAUX

L'ESCALIER

DES HEURES GLISSANTES

d'ERIC OLLIVIER (1).

Qu'il est plaisant de lire un livre tel que celui-ci, gai, bien écrit et qui est une peinture fidèle de Rome et de son petit peuple.

Tous les Arcadiens qui, à l'instar d'un des protagonistes Ludovic, duc de Tempête, ne connaissent pas encore la Ville éternelle, vont s'y ruer après avoir dévoré ce roman.

La rencontre de ce duc de fraîche date mais richissime banquier avec Giancarlo, jeune maçon Italien, a pour cadre le célèbre escalier de la Trinité des Monts, d'où le titre.

D'entrée de jeu s'établissement entre eux des relations aussi charmantes que dénuées de toute convention.

Ludovic découvre une autre galaxie. Il savoure la fraîcheur, le pittoresque d'un monde pour lui très neuf. Il s'initie avec amusement aux mystères de l'homosexualité « alla romana » et cela d'autant plus aisément qu'il n'a aucun goût pour le commerce des garçons — aucune hostilité non plus.

Mais les apparences sont contre lui et après avoir surpris par sa réserve le peu farouche Giancarlo, puis le portier de son hôtel, il devra remettre au pas son épouse légitime, accourue de Paris sur les commérages d'une trop bonne amie.

Toutes ces scènes sont Impayables de verve et d'agilité. Au passage, le lecteur parfait ses connaissances : « Les garçons romains, note par exemple Ollivier, n'ont pas de conversation, mais ils ont mieux.

« Ils sont vraiment païens, exprimant dans un langage sommaire une... vieille sagesse, une morale naturelle que n'ont jamais pu submerger les flots d'eau bénite d'une église exclusive.

« Le plaisir ou la comédie leur Importent plus que la fortune ou la gloire — et Dieu sait s'ils sont casaniers. »

Depuis toujours, précise Giancarlo, la moitié des garçons sont à la disposition des étrangers. De douze ans à la majorité. Ensuite, ajoute-il gentiment, c'est moins systématique. Bien entendu, ils sont ambisexuels avec Ingénuité.

(1) Laffont. Prix : 15 F.

Quant à la police, elle protège avant tout la propriété et, sauf drame, ne pourchasse pas les garçons-pêcheurs.

Ludovic s'initie à la bohème et s'attache à Giancarlo qui, tel Janus bi-frons, a un profil dévoré par une énorme tache de vin.

Je ne vous en dirai pas plus sur ce récit aussi alerte qui divertissant, assez proche du conte philosophique.

Souhaitons, comme l'auteur, que les Français se mettent à l'unisson de la désinvolture romaine, et faites votre profit de cet avis : « Eric Ollivier tient à la disposition de ses lecteurs un guide détaillé de la Rome secrète... »

« L'auteur, qui apprécie la correspondance, aura plaisir à éclairer les voyageurs, cas par cas, et avec le sourire de rigueur, car il abhorre les consciences malheureuses. »

Que voulez-vous de plus ?

SINCLAIR.

LES VERGERS DE FÉVRIER

de BÉATRICE PRIVAT (1).

C'est le premier roman d'une jeune fille quelque peu imprégnée de littérature (son père détient un poste important chez Grasset) et dont on ne nous a pas laissé ignorer qu'elle écrivait énormément.

Grâce au ciel, il ne s'agit pas d'un roman fleuve.

L'auteur a-t-elle sacrifié à la mode en introduisant dans son récit une passion homophile, aussi désincarnée d'ailleurs que faire se peut ? Ce n'est pas exclu.

J'aurai cru toutefois la fin du XVIII^e siècle, surtout la période contemporaine de la Révolution, moins glacée, mais je me méprenais sans doute.

Toujours est-il que tenant le milieu entre Bérénice et la Princesse de Clèves, ce roman n'émoussillera guère les amateurs de chaude sensualité.

Just Mauduit retournera à sa femme et à son fils en s'écartant d'un jeune harpiste d'une étrange beauté, prénommé sans imprévu : Ange.

Il est vrai que le romantisme pointe à l'horizon.

Rassurons-nous : Ange Mansfeld trouvera asile et appui auprès d'Albéric de Martinprey, son ami et protecteur.

Ce livre, s'il ne risque pas de passionner, se lit sans ennui, sans effort : il est des breuvages plus enivrants mais les boissons hygiéniques ont aussi leurs fidèles.

SINCLAIR.

(1) Denoël. Prix : 14 F.

SANS ARMURE ET LES CICATRICES

de JEAN LORBAIS.

Ces deux volumes dont la couverture porte « roman » sont en réalité des récits autobiographiques (1). Leur auteur ? Un religieux dominicain qui a eu le grand courage d'être vrai pour nous confier ses joies et ses souffrances, déchiré qu'il fut entre les exigences de la chair et celles de l'esprit. Jusqu'où allèrent ses amitiés amoureuses ? Il ne le dit pas mais il semble quand on rassemble ces trois traits : que la chasteté le détraque, qu'il se sent éloigné du péché par l'odeur du mal et qu'il attend de la vieillesse qu'elle le délivre de ses désirs, qu'il se soit arrêté en chemin, avant la chute. Homophile donc mais point homosexuel comme l'ont dit certains critiques, faute de connaître une terminologie — familière à nos lecteurs — qui permet d'éviter bien des malentendus.

On se plaint parfois — et avec raison — de l'abondance et de l'insignifiance de la littérature qui tourne autour de telles relations ; aujourd'hui on peut saluer — avec intérêt — un de leurs aspects, celui d'un homme consacré à Dieu, brûlé par l'amour des âmes non moins que par l'attraction charnelle des créatures.

« Une nuit à Paris, dans un bar, un homme me raconta sa vie. J'avais dix-sept ans. Tout à coup, le nom de Jésus, chanté par un Noir dans un blues... D'une volonté qui n'était pas mienne, éperdument, tout ensemble, j'avis désiré Le rejoindre, Lui, et venir au secours de leur solitude à eux, les hommes. » Après un an de luttes, il entra au séminaire : années de vie réglée, monotone, solitaire où tout enseigne que le cœur de chair doit taire ses aspirations. C'eût été insoutenable pour lui s'il n'y avait rencontré un aîné, Bruno, et l'avait passionnément aimé ; mais cet ami s'était imposé d'être seul, de faire le vide en lui-même pour laisser la place à Dieu.

Les pages de *Sans armure* décrivent, avec beaucoup de finesse et d'émotion, les pensées et les réactions de ces deux promis au sacerdoce. Peu à peu le narrateur prend conscience de son attachement aux créatures, de son besoin de tendresse humaine et de sa passion d'être aux autres. Il a la révélation de sa nature d'homophile. Mais l'amour du Christ, aussi, est pour lui une réalité et, malgré tout ce qui l'attend de déchirement et de tortures, il sera prêtre.

Avec *Les cicatrices*, c'est l'histoire de vingt-cinq années de sa vie marquées par la présence successive d'amis. L'absence d'affection le

(1) Ed. Gallimard. Prix : 11,75 et 21,25 F.

condamnait à mort et tous les chemins de l'amour, pense-t-il, peuvent mener à l'Amour. Jérôme, Yvan, Axel, Williams, Alpha, Axel passent devant nous : portraits et récits vivants qui savent nous attacher.

Il a foi dans l'homme, dans la valeur de la communion. « La terre n'est pas une pauvre boule qui roule, aveugle. Je crois à l'étreinte des mains, aux lèvres qui parlent, qui sourient, à la chaleur du regard, à l'amour, à l'amitié, au partage des repas, des pleurs et des rires, des angoisses et des joies. »

Mais le bilan va se révéler, finalement, décevant. De tant d'amis il attend le retour, en vain; de tant d'êtres entrés dans sa vie, dans son cœur, qu'en reste-t-il? Il a vécu l'agonie, la crucifixion, même si sa Passion n'a jamais été entièrement surnaturelle.

Son état d'âme, comment mieux le cerner qu'en rapprochant ces quelques lignes dispersées à travers les pages de son livre :

« Je ne suis que cicatrices d'anciennes blessures. Je ne pousse plus de cri. Je ne pose plus de question. Je me contente d'être dans ma peau, même si Je m'y trouve encore mal.

« Il aurait fallu prendre parti : l'amour de Dieu, l'amour humain, pour ou contre à jamais, je n'ai pas su.

« Jusqu'à la fin, il me faudra mon minimum vital d'affection humaine.

« Je n'ai jamais douté de l'amour de Dieu.

« Je m'accepte sans illusion et sans désespoir. »

Sa foi en Dieu, son besoin d'amitié, son attirance pour ceux qui souffrent vont le pousser, en compensation de ses faiblesses, à une grande générosité. C'est dans l'esprit de service, sensible à la misère des hommes, qu'il partira au Mexique, au Pérou, en Inde, en Afrique qu'il nous peint en de larges fresques colorées et sensibles.

Ces œuvres de Jean Lorbais ont obtenu, parmi d'autres, la caution de Pierre-Henri Simon, dans sa chronique du *Monde*. Après avoir reconnu à leur auteur des dons littéraires exceptionnelles, il souligne leur grand intérêt, ce témoignage touchant non seulement aux plus graves problèmes de l'éthique sacerdotale mais à de profonds mystères de l'âme chrétienne. « Il faut dire non à ceux qui trop orgueilleusement refusent la complexité d'une nature où la chair est trop mal séparée de l'esprit pour que l'amour charnel soit condamné par l'Amour. » Condamnation et espérance que beaucoup — dans leur intransigeance — auraient intérêt à méditer.

Ces livres apporteront un réconfort certain aux chrétiens homosexuels. Ils puiseront, dans cette histoire vécue d'un homme déchiré qui a souffert comme eux, des raisons d'agir et d'espérer; du courage, aussi, pour porter la croix que Dieu a posée sur leurs épaules.

ROBERT AMAR.

PREMIER AMOUR,
VERSION INFERNALE

film érotique japonais de SUSUMU HARI.

Laissons de côté ce titre inutilement accrocheur : ce film en dépit des apparences n'est pas pour la clientèle ordinaire de Midi-Minuit. Il s'agit d'amours adolescentes entre une jeune personne, Nanami, fort peu naïve sans être garce toutefois, et un apprenti ciseleur, Shun.

Ils ont pris la décision de se connaître enfin bibliquement et n'ont que le recours toujours attristant de l'hôtel de passe.

Or le garçon est vierge, ne le dissimule pas et en dépit de la gentillesse et de la patience de sa partenaire, c'est un fiasco.

Que faire, pour passer le temps, sinon de se raconter ?

Et commence une narration extrêmement bien menée où Shun ne se livre que partiellement.

Abandonné très jeune par sa mère, il a été recueilli par des parents adoptifs et a appris un métier.

Nanami a choisi de gagner, comme « modèle d'art » d'une espèce un peu particulière (elle raccroche le client jusque dans la rue), de l'argent facilement.

Nous assistons à quelques séances de cette curieuse activité : les Japonais, singuliers gloutons optiques, mitraillent les modèles de leurs objectifs et s'il y a des incidents lorsque le client veut aller plus loin, ils sont assez facilement limités. Etrange avatar moderne du métier de gelsha. Mais peu à peu le ton change et nous entrevoyons le dessous des cartes. Nanami accepte de prendre part avec d'autres filles à des séances sado-masochistes assez poussées.

Quant à Shun il a été très jeune et reste encore la proie de son père adoptif. Il a bien entendu un vertueux sursaut qui le fera chasser de sa famille. Mais il garde de cette initiation une grande timidité et se réfugie dans la masturbation et les jeux infantiles avec une très petite fille. Tout ceci est évoqué avec autant de tact que d'acuité.

L'interprète, de surcroît, est admirablement choisi pour camper cet adolescent indécis et empêtré comme tant d'autres à son âge.

La faiblesse du film réside dans son dénouement : le metteur en scène n'a pas su éviter une fin tragique et facile.

Reste une œuvre insolite et par plus d'un côté riche en aperçus absolument inédits au cinéma.

Rarement la vie sexuelle d'un adolescent a été dépeinte avec un tel bonheur : la séquence de la masturbation est digne de prendre place dans les anthologies.

SINCLAIR.

LES LIAISONS PARTICULIÈRES

film français de MAX PECAS.

Les aventures d'une jeune suédoise à Paris, tel est le sujet du film. Mais Gréta n'est pas Justine et les infortunes de sa vertu seront passagères.

Max Pecas a eu le louable souci de porter à l'écran les amours homosexuelles tant féminines que masculines.

D'entrée de jeu, rendons lui un hommage : il n'a jamais cherché le sordide, le caricatural, l'odieux.

Le revers de la médaille c'est que les chaudières de son enfer cuisent à feu doux et que l'on frise parfois le Dolly, ce qui ne sera pas pour déplaire d'ailleurs à toutes nos midinettes arcadiennes.

Il y a notamment une timide incursion dans le monde du sadisme à faire ricaner les chaumières lors des veillées !

Comme il fallait s'y attendre le réalisateur s'est senti plus à l'aise avec les lesbiennes, sujet incomparablement plus facile et plus attrayant.

Il a même retracé la genèse de l'homosexualité chez Claude — Nicole Debonne — qui essaie de donner à Gréta — Astrid Frank — de mauvaises habitudes.

Claude a été — encore adolescente — violée par des rustauds et a gardé l'horreur de toute approche masculine.

Gréta, certes, est douée pour tous les jeux érotiques, mais elle a un penchant invétéré pour les amours hétérosexuelles, elle se mariera donc et aura au moins un enfant, mais pour ce faire détournera un jeune ambivalent — Jean — Frédéric Sakiss — et l'arrachera à l'emprise d'un peintre connu incarné par Yves Vincent.

Nous aurons moins de détails sur le couple de garçons : Jean a bien eu quelques expériences décevantes avec des prostituées, mais nous ignorerons toujours par quelles voies son protecteur a été amené à l'homosexualité. Pecas esquisse le sentiment d'admiration et de reconnaissance, qui peut naître et durer entre ami et aimé.

Il est fâcheux que, pour cette démonstration, il soit allé dénicher un peintre à qui ne manque que la lavallière et le chapeau à larges bords.

Passé encore que l'appartement d'Yves Vincent tienne le milieu entre le Modern style et le Levitan agressif.

Mais que dire des tableaux perpétrés à grand renfort de modèles

surtout féminins, sinon qu'ils témoignent d'un académisme à faire pâlir d'envie Bouguereau, Bonnat et tous les pompiers de la Belle Epoque.

Nos consœurs sont mieux traitées : Claude vit dans un cadre raffiné et assez charmant, même s'il est un peu conventionnel avec ses meubles anciens et ses gravures allant de Fragonard à Courbet.

Reconnaissons toutefois que dans un rôle difficile Yves Vincent conserve une grande dignité, non exempte hélas d'un rien d'emplois.

Pécas n'a pu s'empêcher — côté lesbien — de recourir au suicide — au meurtre pour l'autre bord.

Mais fort heureusement ces tentatives avortent : Claude résiste au gaz, aux barbituriques, aux veines tranchées et le peintre tire moins bien que les héros de westerns.

Nous restons — et c'est tant mieux — dans le royaume des demi-teintes et le réalisateur n'a, comme d'autres, pas cédé à la facilité en précipitant dans l'au-delà les protagonistes dont il était encombré.

Quant à la fin « morale », elle étalt sans doute indispensable pour triompher de Dame Censure qui s'est montrée généreuse dans la description des étreintes saphiques et « normales ».

Quelles que soient ses imperfections, ses insuffisances ou ses naïvetés le mérite de ce film n'est pas mince : il traite sans romantisme ni parti-pris de l'homosexualité.

Il n'est guère fréquent, en effet, d'entendre au cours d'un film français soutenir que les homosexuels sont plus à plaindre qu'à blâmer et que leurs tendances ne peuvent être modifiées.

Marquons donc ce jour d'une pierre... verte.

SINCLAIR.

L'ENFANT SAUVAGE

film de FRANÇOIS TRUFFAUT.

Arcadiens pédophiles, allez voir ce film, ne serait-ce qu'à cause de la joliesse du jeune Cargol.

C'est un film qui pose beaucoup de problèmes, dont nous ne traiterons ici que d'un seul : le caractère éducatif de la pédophilie.

Un jeune sauvage, abandonné très tôt par ses parents, et capturé à onze ou douze ans dans les forêts de l'Aveyron. Le professeur

Itard, connu pour ses méthodes pédagogiques à l'égard des sourd-muets, se désigne comme son éducateur, malgré l'avis défavorable de son maître, le professeur Pinel, qui juge l'enfant idiot. Le but d'Itard est de faire parler le gosse.

Cette volonté de le faire parler n'apparaît pas aussi évidemment dans le film que dans sa source historique; les mémoires qu'Itard écrivit en 1801 et 1806.

Volonté qui apparaît comme une demande, un désir tyrannique: Itard est monstrueux, nous dit le film. S'apercevant que son élève n'a rien à lui dire, Itard base son éducation sur la volonté d'infliger à son élève des sensations nouvelles, des nouveaux besoins, le tout afin de lui créer de toutes pièces une affectivité, et de là des pensées que, pense-t-il, Victor finira par lui communiquer; alors il parlera.

Or que peut dire Victor, qu'est-ce que ça veut dire, Victor qui parle? Bien sûr, cela veut dire que le professeur Pinel a tort, se trompe? Cela veut dire faire taire Pinel.

Cela est selon nous le désir pédérastique pédagogue: faire de l'enfant un homme, c'est-à-dire un père. C'est-à-dire se nier comme disciple, comme fils, en créant soi-même un père qui supplantera l'ancien.

De cette vérité deux fables feront foi, tant la chose en preuves abonde.

1) — D'abord la notion scientifique de parole. La parole, c'est, en dehors de la sonorité de la voix, ce que les psychanalystes disent être ce sans quoi nul ne pourrait accéder au désir. Or, si nous nous référons au mémoire de 1806, on s'aperçoit que Victor, s'il ne parle pas, est aussi et conjointement incapable de désir.

Ce qui jette une lumière sur le désir d'Itard, quoique ce ne soit pas d'une façon simple.

2) — L'autre preuve, nous la trouverons dans les récentes études sur Platon qu'a faites J. Derrida. Il n'y est pratiquement pas parlé de pédérastie. Mais sont analysés les rapports entre Socrate et Platon qui sont très éclairants: ils concernent uniquement d'ailleurs une problématique très complexe entre l'écriture et la parole. La parole ayant toujours un père, l'écriture étant orpheline, voire parricide.

Deuxième preuve qui relancerait notre réflexion sur de très nombreuses pages, puisque nous remarquons les rapports très complexes qui lient Itard à Condillac, Itard à Truffaut, et le rôle de l'écriture dans le film de Truffaut, qui est lui-même d'une espèce rare dans la problématique en question. Toute une étude que nous engageons les Arcadiens philosophes à entreprendre, et dont on peut aussi rêver.

CAMILLE NIMANDE.

INSOLITE
EROTISME
SEXOLOGIE



Livres tabous, revues hors commerce,
Films, diapos, disques, gadgets, etc...

En vente dans nos SEX-SHOPS :

Paris-5^e — 4, rue du Petit-Pont, 10 h à 14 h et dimanche 14 h à 24 h
Paris-8^e — 34, Champs-Élysées, 10 h à 20 h
Paris-9^e — 33 bis, bd de Clichy, 10 h à 24 h et dimanche 14 h à 24 h
Paris-15^e — 70, rue Castagnary, 9 h à 19 h
Nice — 4, rue Croix-de-Marbre, 10 h à 22 h
Saint-Tropez — 10, place de l'Ormeau, 10 h à 24 h

ARTISTES DE PARIS

TRUONG DISTRIBUTION

91-LINAS

Vente par correspondance — Envoi direct et immédiat

Important catalogue AR illustré de 1 600 titres contre 4 timbres



I - K I
sciences occultes

résout bénéfiquement
vos problèmes,
professionnels,
sentimentaux...

lignes de la main — cartes — tarots — graphologie
métamorphoses de Royer — formes fortuites de Rorschach
envoûtement — désenvoûtement — retour d'affection

(Nombreuses références)

7, rue Riboulté, PARIS-9^e — Métro Cadet

Téléphone : 523-35-86

AUX ARCADIENS,

RAYMOND COUDRAY

se tient à votre disposition pour toutes

OPÉRATIONS IMMOBILIÈRES

Vente — Achat — Location

Tél. : 744-28-20

AU RESTAURANT DE LA CALÈCHE

On y mange de 19 h 30 à l'aube

*Les Arcadiens y sont reçus en amis
et bénéficient d'une remise de 10 %*

MENUS à 15 F et 20 F

SPÉCIALITÉS DU PÉRIGORD :

Confits, foie gras, cèpes, truffes, cailles, etc...

FERMÉ LE LUNDI

28, rue Jean-Maridor — PARIS-15°

Tél. 533-50-91

HOTEL DE L'ESPERANCE

15, rue Pascal — PARIS-5° — Tél. : 707-10-99

au QUARTIER LATIN

HOTEL STAR (avec ascenseur)

87, avenue Emile-Zola — PARIS-15° — Tél. : 828-48-22

HOTEL LAKANAL

9 bis, rue Lakanal — Paris-15° — Tél. : 828-09-13

Dirigé par un Arcadien